

YÔKO OGAWA

Les Lectures  
des otages

récits traduits du japonais  
par Martin Vergne

*ACTES SUD / LEMÉAC*

La nouvelle arriva d'un village situé de l'autre côté du globe, au nom compliqué, imprononçable si on ne l'entendait qu'une fois.

Vers quatre heures et demie de l'après-midi heure locale, un minibus qui revenait en ville après une visite des ruines et transportait neuf personnes au total : les sept participants au voyage organisé par l'agence de tourisme W, plus leur accompagnateur et leur chauffeur locaux, avait été attaqué par la guérilla antigouvernementale et tous, sauf le conducteur, en tout huit personnes, kidnappés avec le véhicule. D'après le manifeste du groupe des ravisseurs, la revendication consistait en une rançon et la libération de tous les membres du groupe terroriste qui avaient été arrêtés et emprisonnés, mais pour le moment il semblait qu'un contact direct n'avait pas encore été établi. On ne savait pas non plus où se trouvaient les otages...

Cela avait été la première nouvelle.

Simplement, l'enlèvement avait eu lieu dans une zone montagneuse où se succédaient des sommets de l'ordre de deux mille mètres, où les routes n'étaient pas suffisamment entretenues, où les petits villages clairsemés n'avaient même pas l'électricité, si bien qu'il n'arrivait que de maigres informations. En réalité l'incident avait été révélé après que le chauffeur, laissé seul sur les lieux de

l'enlèvement avec la lettre de revendication du groupe des ravisseurs, avait marché jusqu'au village le plus proche pour demander secours : il s'était écoulé plus de trois heures depuis l'enlèvement. Le chauffeur au moment de l'attaque avait été gravement blessé à la pommette, son épaule gauche était brisée, et il avait perdu connaissance à l'entrée d'une maison, heureusement ses jours n'étaient pas en danger.

Par la suite, les voyageurs pris en otages furent identifiés, un émissaire de l'ambassade fut dépêché sur les lieux, des membres du gouvernement firent une conférence de presse, mais la situation ne montra aucun signe d'ouverture. Les images qui furent enfin mises en circulation dans les médias montraient un chemin de latérite se poursuivant au milieu d'arbres maigres à moitié morts, le seul indice à peu près palpable étant la trace des pneus du minibus imprimée sur la terre.

Bientôt le traitement de l'information concernant les otages diminua. La confusion et l'inquiétude des familles, l'interview du chauffeur sur son lit de blessé, la situation réelle de la guérilla, tout cela fut annoncé à grands traits, et au fur et à mesure que s'effaçait l'effet de surprise ressenti aussitôt après que l'affaire s'était produite, les gens perdirent à leur insu toute compassion pour ces huit personnes retenues au fin fond des montagnes, dans un endroit lointain où ils n'étaient jamais allés, dont ils n'avaient même jamais entendu parler.

Cependant, si l'on voulait préserver la vie des otages et ne pas utiliser l'affaire comme vecteur de promotion en faveur du groupe des ravisseurs, les tractations entre la guérilla et le gouvernement devaient se poursuivre en sous-main, si bien que la diffusion des nouvelles devait se faire discrète.

De ce point de vue, l'indifférence du monde était peut-être préférable.

Deux semaines s'écoulèrent, un mois passa, et le deuxième mois arrivant, l'affaire en était toujours au même point. Des bruits circulaient : on avait recours à des dirigeants religieux comme intermédiaires ; il y avait des malades parmi les otages et des personnes de la Croix-Rouge avaient été appelées en renfort pour les soigner ; l'argent pour monnayer la vie des otages semblait enfin disponible. Mais aucune de ces rumeurs n'était fondée.

La situation se dénoua brusquement plus de cent jours après, au moment où la plupart des gens avaient même oublié jusqu'à l'existence de cette prise d'otages. Avant l'aube, à l'heure où les dernières étoiles scintillent encore le long de la crête des montagnes, les troupes spéciales de l'armée et de la police firent irruption dans l'ancienne cabane de chasseur qui servait de repaire aux ravisseurs. Après l'explosion du mur est, une fusillade se produisit. Il y eut cinq membres du groupe rebelle abattus, deux hommes des forces spéciales victimes du devoir et onze blessés. Tous les otages trouvèrent la mort dans l'explosion de dynamite déclenchée par leurs geôliers.

Ce dénouement fut un grand choc pour le monde entier. Les gens croyaient que les tractations en sous-main allaient bon train et que les otages rentreraient sains et saufs. Ils se sentirent trahis et anéantis. L'accusation de négligence dans le montage de l'opération et l'animosité envers la guérilla et le gouvernement n'étaient rien comparées au sentiment d'impuissance qu'ils éprouvaient face à la réalité de la mort des otages.

En découvrant les photographies de l'ancienne cabane de chasseur qui, truffée de balles, détruite

à l'explosif, avait pratiquement perdu sa forme première, certaines personnes eurent l'impression de voir les corps des touristes. A l'endroit où les huit otages avaient été tués dans l'explosion, le sol était noirci et tout gluant de sang. Les corps des huit otages serrés l'un contre l'autre ne s'étaient pas désolidarisés dans l'explosion, ils avaient manifestement fondu ensemble, ne formant qu'un seul bloc.

Dans l'ancienne cabane de chasseur il n'y avait rien méritant le nom d'objet laissé par les défunts : les familles trouvèrent seulement éparpillés sur le sol des morceaux de phrases inscrites sur des éclats de bois. Les mots qui restaient sur les planches brûlées et noircies, discontinus, menaçant de disparaître d'un instant à l'autre, étaient probablement les traces d'écriture d'un otage. Bientôt, sur toutes sortes de débris provenant d'étagères, fonds de tiroir, cadres de fenêtre ou pieds de table, on découvrit celle des huit otages. Pour écrire, il semble qu'ils avaient utilisé des instruments tels que des aiguilles de nécessaire à couture ou des épingles à cheveux. Mais il ne restait que très peu de fragments d'écriture, si bien que l'on ne comprenait pas très bien le sens ni la raison de ce qui avait été écrit.

Les morceaux de bois avaient l'air d'objets laissés par les défunts exhumés du plus profond de la terre. Empreints de modestie, ils étaient chargés d'un silence insondable. Les familles rentrèrent au pays en serrant ces souvenirs sur leur cœur aussi précieusement que les cendres des corps incinérés sur les lieux.

Deux années s'écoulèrent et l'affaire des otages revint dans l'actualité sous une forme surprenante.

Fut alors diffusé un enregistrement clandestin de l'intérieur de l'ancienne cabane de chasseur.

Un magnétophone avait été dissimulé à l'intérieur d'un purificateur d'eau et d'un dictionnaire contenus dans la boîte de secours fournie par la Croix-Rouge internationale. Ne furent rendus publics que les passages, sans lien avec les opérations des brigades spéciales, où l'on entendait la voix des otages, et il est certain qu'il s'agissait d'un document sans précédent.

A l'origine l'enregistrement avait été remis aux familles sur l'initiative personnelle d'un des membres de la brigade, pour leur donner au moins un aperçu des derniers moments des défunts. On disait qu'il s'agissait de l'initiative de celui qui, sur zone, avait les écouteurs aux oreilles. Même si bien sûr il ne comprenait rien de ce que disaient les otages.

Après l'affaire, un journaliste de la radio qui avait interviewé les familles à leur retour au pays avait entendu par hasard cet enregistrement. Prenant aussitôt conscience de l'importance de son contenu, après avoir construit une relation de confiance en multipliant les conversations avec ces familles, il avait fini par obtenir de leur part l'autorisation de le rendre public.

Il était naturel que parmi ces gens, certains ne veuillent pas se donner en spectacle ou souhaitent qu'on les laisse tranquilles. Mais ils avaient fini par accepter, car la mise en lumière de l'existence de cet enregistrement devait inscrire dans le monde la réalité de la vie des êtres qu'ils avaient aimés.

L'enregistrement n'est autre que la voix des huit personnes lisant chacune l'histoire qu'elle a écrite. On pense que le papier venant à manquer, elles ont continué sur des planches du sol ou des montants de fenêtre. Dans quelles circonstances ces

choses-là se sont-elles déroulées ? On ne peut que le supposer à partir de leurs conversations, mais au moins il est certain que ces gens n'étaient pas désespérés au point de vouloir laisser un testament. Au fil de l'enregistrement, une communication semble s'établir avec le groupe des ravisseurs, tandis que la peur qui accompagne l'idée de mourir diminue progressivement. Entre les lectures, ils rient vraiment beaucoup. Et l'on devine à les écouter que même s'il y a des moments où ils sont émus aux larmes, ce n'est pas à cause du désespoir, mais que ces larmes proviennent du sentiment bien réel d'être en vie.

Quoi qu'il en soit, au début, comme un jeu de cartes, ce fut un moyen de les distraire. Écrivons un souvenir, n'importe lequel, et racontons-le. Pas en le disant tel qu'il s'impose au souvenir, mais en l'écrivant d'abord avec précision, ainsi il aura plus de chances d'être transmis correctement. Nous avons tout le temps de nous concentrer sur l'écriture. Nous n'avons pas besoin de vouloir lutter les uns contre les autres à qui écrira le mieux. Ce qui nous est nécessaire maintenant, c'est de réfléchir consciencieusement et de tendre l'oreille. Nous n'avons pas besoin de chercher à savoir quand nous serons libérés. Le futur, quel qu'il soit, n'abîmera jamais le passé enfermé au fond de chacun de nous. Il nous suffit de le recueillir doucement, de le réchauffer sur notre paume et de le lancer sur l'embarcation des mots. Et nous tendrons l'oreille au sillage de ces embarcations. Nous allons faire résonner notre voix dans cette cabane en ruine si éloignée de l'endroit qui nous est familier, cette cabane en pierres froides éclairée seulement à la bougie. Même nos ravisseurs ne pourront nous empêcher de le faire.

C'est ainsi que cela a commencé. Ils n'avaient pour tout auditeur que leur geôlier et l'homme du

centre des opérations qui avait les écouteurs aux oreilles.

L'émission radiophonique intitulée "Paroles d'Otages" fut retransmise en huit fois, tous les soirs à dix heures, à partir du dimanche jusqu'au dimanche suivant. Il était difficile de savoir si les conditions d'enregistrement avaient été idéales, certains passages étaient presque inaudibles, il y avait des interruptions dues à des raclements de gorge ou des éternuements, de nombreuses fautes de diction, mais rien ne fut corrigé. En arrière-plan de ces lectures, on entendait parfois, comme une ponctuation, le hululement d'un hibou petit duc.